

Diplôme national du brevet 2013

Annales zéro académiques de français

Sujet n° 6 (série générale ou professionnelle)

Première partie

Texte

*MONSIEUR BADIN*¹, *saluant jusque terre.* – Monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, toujours plongé dans ses signatures. – Bonjour, monsieur Badin. Entrez donc, monsieur Badin, et prenez un siège, je vous prie.

MONSIEURBADIN. – Je suis confus ...

5 *LE DIRECTEUR.* – Du tout, du tout. Dites-moi, monsieur Badin, voilà près de quinze jours que vous n’avez mis les pieds à l’Administration.

MONSIEUR BADIN, humble. – Ne m’en parlez pas !...

10 *LE DIRECTEUR.* – Permettez ! C’est justement pour vous en parler que je vous ai fait prier de passer à mon cabinet. Voilà, dis-je, près de quinze jours que vous n’avez mis les pieds à l’Administration. Tenu au courant de votre absence par votre chef de bureau, et inquiet pour votre santé, j’ai envoyé six fois le médecin du ministère prendre chez vous de vos nouvelles. On lui a répondu six fois que vous étiez à la brasserie.

MONSIEUR BADIN. – Monsieur, on lui a menti. Mon concierge est un imposteur que je ferai mettre à la porte par le propriétaire.

15 *LE DIRECTEUR.* – Fort bien, monsieur Badin, fort bien : ne vous excitez pas ainsi.

MONSIEUR BADIN. – Monsieur, je vais vous expliquer. J’ai été retenu chez moi par des affaires de famille. J’ai perdu mon beau-frère...

LE DIRECTEUR. – Encore !

MONSIEUR BADIN. – Monsieur ...

20 *LE DIRECTEUR.* – Ah çà ! monsieur Badin, est-ce que vous vous fichez de moi ?

MONSIEUR BADIN. – Oh !...

25 *LE DIRECTEUR.* – A cette heure, vous avez perdu votre beau-frère, comme déjà, il y a trois semaines, vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques ! Sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines, et autres parents éloignés que vous n’avez cessé de mettre en terre à raison d’un au moins la semaine. Quel massacre ! non, mais quel massacre ! A-t-on idée d’une boucherie pareille !... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l’an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois. Eh bien, monsieur, en voilà assez. Que vous vous moquiez du monde, soit ! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que

30 l’Administration vous donne deux mille quatre cents francs pour que vous passiez votre vie à marier les uns, à enterrer les autres, ou à tenir sur les fonts baptismaux, vous vous mettez le doigt dans l’œil !

MONSIEUR BADIN. – Monsieur le Directeur ...

35 *LE DIRECTEUR.* – Taisez-vous ! Vous parlerez quand j’aurai fini ! Vous êtes ici trois employés attachés à l’expédition : vous, M. Soupe et M. Fairbatu. M. Soupe en ai aujourd’hui à sa trente-septième année de service et il n’y a plus à attendre de lui que les preuves de sa

¹ Badin : adjectif signifiant « léger », « plaisant »

vaine bonne volonté. Quant à M. Faibatu, c'est bien simple : il place des huiles en province !... Alors quoi ? Car voilà pourtant où nous en sommes, il est inouï de penser que, sur trois expéditionnaires, l'un soit gâteux, l'autre voyageur de commerce et le troisième à l'enterrement depuis le jour de l'An jusqu'à la Saint-Sylvestre !... Et naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train ? ... Non, monsieur Badin ; cent fois non ! J'en suis las, moi, des enterrements, et des mariages, et des baptêmes !... Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission ! Choisissez ! Si c'est la démission, je l'accepte ! Je l'accepte à l'instant même. Est-ce clair ? Si c'est le contraire, vous me ferez le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup de dix heures, et ceci à partir de demain. Est-ce clair ? J'ajoute que le jour où la fatalité, cette fatalité odieuse qui vous poursuit, semble se faire un jeu de vous persécuter, viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous balancerai, moi ! Est-ce clair ?

MONSIEUR BADIN. – Ah ! vous me faites bien de la peine, monsieur le Directeur ! A la façon dont vous me parlez, je vois bien que vous n'êtes pas content.

LE DIRECTEUR. – Allons donc ! Mais vous vous trompez ; je suis fort satisfait au contraire !

MONSIEUR BADIN. – Vous raillez.

LE DIRECTEUR. – Moi !... monsieur Badin ? que j'eusse une âme si traîtresse !... qu'un si lâche dessein...

MONSIEUR BADIN. – Si, monsieur ; vous raillez. Vous êtes comme tous ces imbéciles qui trouvent plaisant de me taper sur le ventre et de m'appeler employé pour rire. Pour rire !... Dieu vous garde, monsieur, de vivre jamais un quart d'heure de ma vie d'employé pour rire !

LE DIRECTEUR, étonné. – Pourquoi cela ?

MONSIEUR BADIN. – Ecoutez, monsieur. Avez-vous jamais réfléchi au sort du pauvre fonctionnaire qui, systématiquement, opiniâtrement, ne veut pas aller au bureau, et que la peur d'être mis à la porte hante, poursuit, torture, martyrise, d'un bout de la journée à l'autre ?

LE DIRECTEUR. – Ma foi non.

MONSIEUR BADIN. – Eh bien, monsieur, c'est une chose épouvantable, et c'est là ma vie, cependant. Tous les matins, je me raisonne, je me dis : « Va au bureau, Badin ; voilà plus de huit jours que tu n'y es allé ! » Je m'habille, alors, et je pars ; je me dirige vers le bureau. Mais ouitche ! j'entre à la brasserie ; je prends un bock..., deux bocks... trois bocks ! Je regarde marcher l'horloge, pensant : « Quand elle marquera l'heure, je me rendrai à mon ministère. » Malheureusement, quand elle a marqué l'heure, j'attends qu'elle marque le quart ; quand elle a marqué le quart, j'attends qu'elle marque la demie...

LE DIRECTEUR. – Quand elle a marqué la demie, vous vous donnez le quart d'heure de grâce....

MONSIEUR BADIN. – Parfaitement ! Après quoi, je me dis : « Il est trop tard. J'aurais l'air de me moquer du monde. Ce sera pour une autre fois ! » Quelle existence ! Quelle existence ! Moi qui avais un si bon estomac, un si bon sommeil, une si belle gaieté, je ne prends plus plaisir à rien, tout ce que je mange me semble amer comme le fiel ! Si je sors, je longe les murs comme un voleur, l'œil aux aguets, avec la peur incessante de rencontrer un de mes chefs ! Si je rentre, c'est avec l'idée que je vais trouver chez le concierge mon arrêté de révocation ! Je vis sous la crainte du renvoi comme un patient sous le couperet !... Ah ! Dieu !..

80

G. Courteline, *Monsieur Badin*, 1897.

QUESTIONS (15 points)

1. Pour quelle raison le directeur convoque-t-il M. Badin ? (0.5 point)
 1. une promotion
 2. des absences injustifiées
 3. une invitation à la brasserie
2. Que fait M. Badin de ses journées ? (0.5 point)
3. Quels types de phrases sont le plus fréquemment employés par le directeur ? Pourquoi ? Par quels autres procédés les sentiments du directeur sont-ils mis en évidence ? (3 points)
4. Comment le spectateur perçoit-il M. Badin dans cette scène ? Justifiez votre réponse. (2 points)
5. Qui vous semble remporter la victoire dans ce duel théâtral ? (2 points)
6. Quelles remarques vous inspirent les noms de trois employés de bureau ? (1 point)
7. De quels autres dialogues théâtraux ou filmiques rapprocheriez-vous ce dialogue ? (2 points)
8. Pourquoi cette scène est-elle comique ? (4 points)

Réécriture (4 points)

Réécrivez le passage suivant en changeant les personnes de l'énonciation. Remplacez le « je » par « nous » et le « vous » par « tu ».

LE DIRECTEUR. - Taisez-vous ! Vous parlerez quand j'aurai fini ! [...] J'en suis las, moi, des enterrements, et des mariages, et des baptêmes !... Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission ! Choisissez ! Si c'est la démission, je l'accepte ! Je l'accepte à l'instant même. Est-ce clair ? Si c'est le contraire, vous me ferez le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup de dix heures, et ceci à partir de demain.

Dictée (6 points)

Hilda (1) exécute convenablement son travail, oui. Je ne peux rien lui reprocher de ce point de vue-là. Hilda est chez moi à neuf heures précises, elle ôte son manteau et ses chaussures dans le hall, enfle sa blouse et les mules plates que je lui fournis. Hilda me salue d'un bonjour plutôt sec, puis elle monte à l'étage où sont les chambres des enfants. Hilda réveille chacun à tour de rôle, sans les embrasser, en leur caressant le front et en pinçant très légèrement le bout de leur nez. (...) Connaissez-vous beaucoup de patronnes qui aient comme moi le désir sincère, généreux, gratuit, de prendre un petit café en compagnie de leur servante, toutes les deux assises à la table de cuisine ou bien debout ?

Marie NDIAYE, *Hilda*

(1) Ecrire au tableau *Hilda*

Deuxième partie

Rédaction (15 points)

Sujet 1 :

Vous vous retrouvez dans la situation de devoir justifier une mauvaise conduite auprès d'un adulte.

Vous rédigerez un dialogue comique de deux pages minimum.

Sujet 2 :

Est-il important d'exercer un métier que l'on aime ? Vous donnerez votre point de vue dans un développement argumenté de deux pages au moins.